

ZINEB MEKOUAR

**SOUVIENS-TOI
DES ABEILLES**

roman

nrf

GALLIMARD

ZINEB MEKOUAR

SOUVIENS-TOI
DES ABEILLES

roman

nrf

GALLIMARD

À ma mère.

Poursuivant mon œuvre, je vais chanter le miel aérien, présent céleste [...]. Je t'offrirai en de petits objets un spectacle admirable : je te dirai les chefs magnanimes, et tour à tour les mœurs de la nation entière, ses passions, ses peuples, ses combats. Mince est le sujet, mais non mince la gloire, si des divinités jalouses laissent le poète chanter et si Apollon exauce ses vœux.

VIRGILE,
Géorgiques, livre IV.

Cette nuit-là

L'obscurité est là. Les cris aussi. Des cris qui ne lui ressemblent pas, des convulsions qui effraient la mère, accélérant le rythme de ses pas dans cette pièce aux murs immenses. L'enfant est dans ses bras, bercé par cette mélodie qu'il aime pourtant, qui l'a tant de fois apaisé. Ses sanglots font dérailler la voix, d'ordinaire douce, en phase avec la respiration. Plus le nouveau-né se crispe, hurle, plus sa gorge à elle s'assèche ; le rythme s'affole et l'harmonie de la berceuse se brise sur les spasmes du garçon. Le temps se fige, c'est comme un orage qui ne passe pas, piégé dans cette pièce où l'air manque maintenant. Par vagues, les moments d'accalmie soulagent le petit corps qui alors se relâche. Les traits du visage se détendent et la mère essuie, une à une, les minuscules perles formées par les larmes, coincées entre les cils. Un instant, les pleurs s'estompent, laissant place à la voix qui reprend peut-être du courage puisque le son se fait plus juste. Le rythme est là, do, do, da ; grave, grave, aigu. Les paroles apparaissent :

*Écoute ce chant,
Doux et chaud,
Comme le miel que font nos abeilles.
Je t'offre ces notes, le son de ma voix.
Te souviendras-tu que je chantais pour toi ?*

Les paupières de l'enfant sont fermées, on dirait qu'il dort, appuyé contre cette chanson qui enveloppe. La musique a eu raison de l'orage mais cela ne dure pas et voici le petit corps qui convulse encore, les traits du visage qui se crispent, les cils qui disparaissent sous les paupières, les lèvres qui redeviennent grises. Les cris reprennent, plus fort, plus fort, et c'est comme la fin du monde dans le ventre de la mère. Elle n'a soudain plus de souffle, ce n'est plus qu'un corps tendu vers l'enfant, un corps impuissant face à la douleur qui semble passer de l'un à l'autre. Les spasmes sont partout, elle n'a pas d'emprise sur ce qui arrive, cette impuissance appuyée sur sa cage thoracique, ne laisse plus l'air passer et il lui semble que tout l'oxygène du monde ne suffirait pas à étancher ce manque. Son index passe sur les lèvres brûlantes du garçon, caresse leur pourtour, le doigt de l'ange. Une peur ancestrale, instinctive, se loge dans les yeux sombres. À intervalles réguliers, son regard scrute la seule fenêtre de la pièce, engloutie par l'obscurité. Des étoiles scintillent, la lune éclaire parfois les deux visages, cachée ensuite par les nuages.

Le temps passe, vif de ces sanglots et de cette fièvre. Le nourrisson semble ne plus reconnaître la mère. Que peut-elle faire ? Elle attend. Que la nuit s'en aille. Elle s'assoit tout au fond de la pièce, à l'opposé de la fenêtre, sur l'unique chaise. Le garçon est toujours dans ses bras, ses grands yeux n'ont plus de pupilles, et c'est tout entier qu'il fixe ce ciel noir. Bientôt, l'aube. Dehors, septembre, peut-être. Cela n'a pas d'importance cette nuit-là, cette nuit-là tout est centré sur la mère et l'enfant. Elle le berce en fredonnant la mélodie, do, do, da ; grave, grave, aigu. Les notes ne franchissent plus la gorge, il n'y a plus de mots, c'est un râle terrible qui se mêle aux pleurs, car la voix est épuisée. La femme se tait, le regard fixé sur ce ciel à présent gris, taché par endroits de blanc. C'est la lumière qui arrive lentement, comme indécise, et avec elle le vent qui bruisse dans les branches du

vieil arganier. La femme a toujours aimé cette heure où tout se réveille, le vent, les arbres, les oiseaux, ce moment où même l'âne s'étire, tout sauf les hommes, c'est comme si elle se retrouvait gardienne de la terre. Le soleil est encore derrière la montagne mais déjà son cercle jaune orangé s'élève, et c'est l'aurore qui éclaire le village d'Inzerki. Le silence au-dehors rend les pleurs plus durs encore, cette opposition crée une réalité vaporeuse, et la mère se demande un instant si ce fils existe vraiment. La seule fenêtre de la pièce semble s'agrandir avec la lumière du jour qui s'étend. Au loin, près de la montagne, se dessine avec netteté le *Taddart ou Guerram*, le rucher du Saint. Une chaleur apparaît dans le ventre de la femme ; les abeilles, les abeilles aussi se réveillent, et leur miel – seul remède ? Un frisson la parcourt tandis qu'elle se lève difficilement. L'enfant s'est endormi dans ses bras. Il porte un pyjama jaune, et la vivacité de la couleur détonne avec la blancheur pâle du garçon, ses yeux noirs, fermés à présent. Elle se couvre de son manteau de laine, sort de la pièce, de la maison. Le vent lui mord le visage ; machinalement, elle recouvre celui du nouveau-né. Il y a comme une brume qui vient du ciel et descend sur terre, et le sol poussiéreux n'est pas encore rouge. Elle avance à tâtons mais n'a pas besoin de voir, elle connaît toutes les pierres, les sentiers. Elle sait exactement où elle va, malgré la crampe qui grandit dans son ventre. Ses traits sont fatigués. Elle avance à grandes enjambées vers le rucher, décidée, comme pour un voyage sans retour. Le nourrisson est réveillé, peut-être à cause du froid, peut-être à cause des bruits. Il ne dit rien, ne crie plus. Elle remarque les yeux ouverts alors elle murmure, pour lui, pour elle-même, pour apaiser l'angoisse :

Quelques mots

Qui tourbillonnent et tourbillonnent,

Des mots qui bourdonnent autour de toi,

*Car toi aussi tu es doux et chaud,
Comme le miel que font nos abeilles.*

Le rucher sacré n'est plus très loin. Au fur et à mesure qu'elle progresse sur le sentier, le Taddart apparaît, immense, adossé à un flanc de montagne. Il est construit en terre, sur cinq étages, chacun étant composé de cases pouvant contenir plusieurs ruches de forme circulaire, faites de roseaux tressés. La femme s'approche, écoute, sourit. Le bourdonnement des abeilles. Elle regarde derrière elle. Personne ne doit savoir qu'elle est là. Ses mains tremblent, les paumes sont moites mais la voix chante en rythme, c'est comme si le tempo permettait au cœur de ne pas battre trop fort, de ne pas perdre pied. Le soleil est tout à fait levé, il brille et elle sait que les autres, au village, sont en train de se réveiller. Il faut faire vite.

Arrivée à l'entrée, elle contourne la cabane abandonnée du gardien, pense que c'est une chance que l'homme ne soit plus là depuis longtemps. Elle avance entre les cases, sait exactement quelles ruches sont emplies de miel. Les pas sont légers, les jambes souples, c'est comme si elles ne faisaient qu'effleurer le sol. Un instant, elle croit entendre un bruissement, rentre sa tête dans ses épaules et se baisse, à présent accroupie près de l'une des cases. Un lézard disparaît très vite sous une roche. Elle reprend son souffle mais son cœur ne peut s'arrêter de cogner fort contre la joue de l'enfant qui soudain prend peur, recommence à gémir. La femme le regarde, inspecte les boutons du pyjama jaune, tous fermés, même celui trop près du cou. Elle pose sa main sur le front – toujours brûlant. Elle s'arrête devant l'une des ruches, pas celles de son beau-père – la récolte de cette année n'a pas été bonne – mais une autre, située à droite, près de l'entrée du rucher. Elle cale son fils entre son coude et son épaule gauche et, de l'autre main, creuse avec ses doigts dans la

terre sèche qui scelle l'entrée de la ruche. Elle retire sans difficulté le couvercle en palmier. Les abeilles sont là, noires, certaines battent des ailes pour réguler la température intérieure. Elles n'ont pas l'air gênées de l'intrusion. La femme prend tout de même un peu de paille, un briquet de la poche de son manteau et enfume les cadres. Ses mains tremblent, ses yeux passent du nourrisson aux abeilles, au village. N'y a-t-il vraiment pas d'autre choix ? On dirait que l'enfant ressent l'hésitation car il se met à convulser, ses petites jambes et ses bras se tendent, les cris se font plus forts. Les abeilles s'agitent aussi, malgré la fumée, elles s'élèvent et tournent autour de la mère et du fils. La femme n'hésite plus, trempe ses doigts dans l'un des rayons, en extrait du miel.

Elle pose son index coulant sur les lèvres de son fils, dans sa bouche. Elle répète ce geste lentement, reprend du miel de la ruche, le passe encore une, deux, trois fois sur les lèvres de l'enfant, à l'intérieur, à l'extérieur. Surpris par le goût sucré, il tète machinalement le doigt de sa mère, malgré les spasmes. Les abeilles font de grands cercles autour d'eux et, de loin, on ne distingue plus les deux silhouettes, on ne voit qu'un immense essaim, comme un nuage. Personne ne pourrait deviner la présence de la mère, celle de l'enfant. La femme surveille la température, les convulsions.

Le nuage d'abeilles s'évapore, certaines se dirigent vers les fleurs de la vallée, d'autres retournent à leur reine. Le garçon ne crie plus. Ses paupières, ses lèvres sont fermées. La mère est assise à même le sol, près de la ruche restée ouverte.

TERRE ROUGE

CHAPITRE 1

Face au grand-père, le ciel et cette terre, rouge vif. Machinalement, il essuie d'un revers de main quelques gouttes sur son front. Les chaleurs ont commencé plus tôt cette année et se poursuivront, encore aujourd'hui, bien après le coucher du soleil. L'homme inspire et expire lentement, comme pour se mettre au rythme de ce paysage. Autour de lui, des montagnes et, çà et là, des arganiers, des caroubiers, des oliviers, des touffes de thym, de thuya. Il sait qu'il devrait rentrer, que les moustiques ne tarderont pas à prendre ses bras et ses chevilles pour cibles, qu'Anir l'attend, et elle aussi.

Elle.

L'attend-elle ? Comme ces montagnes, elle semble indifférente à tout, à tous, depuis cette nuit-là. À chaque fois qu'il pense à cette femme, un soupir et une autre image, celle de la mère et de l'enfant... Non, ne pas y penser, regarder le ciel, le sol, les arbres. Écouter cette envie, irrépressible, de se fondre avec ce sable et cette lumière.

Écrasé par cet air d'ici, il n'entend plus le bruissement des feuilles, les oiseaux qui cherchent un arbre pour la nuit. Le visage est relâché, les traits au repos, la bouche, les paupières sont fermées. L'heure du crépuscule a toujours été sa préférée.

Le vieil homme rouvre les yeux, ses dents blanches apparaissent, il sait qu'elles arrivent, ne veut pas les rater. Il aime les observer revenir, après des heures de travail, au rucher du Saint. Délicatement, méthodiquement, comme poussées par une intelligence supérieure, un architecte inconnu, le formidable hasard, les abeilles retournent à leurs ruches pour la nuit, enivrées de nectar et de pollen. Chaque famille d'Inzerki disposait d'emplacements, hérités de père en fils, dans ce rucher qui rassemblait les ruches de tous les apiculteurs de la région. Certains autres venaient, durant des semaines, parfois plusieurs mois, en transhumance, pour que leurs abeilles profitent des floraisons d'ici. Le grand-père se souvient de ses années de jeunesse, lorsque chaque ruche abritait des milliers d'abeilles et que leur bourdonnement incessant s'étendait à des kilomètres autour du village. Soudain, son sourire disparaît et, juste avant de se lever : il n'y a presque plus de fleurs à butiner. Peut-être que ce murmure n'est destiné à personne, ou peut-être qu'il leur parle à elles. Il se lève, balaye du regard les flancs de montagne bientôt engloutis par l'obscurité. Cette année, il souhaiterait honorer sa promesse – apprendre à son petit-fils tout ce qu'il y a à savoir sur le miel et le rucher sacré. Il ferme les yeux et apprécie, un instant encore, non pas le silence mais le bourdonnement des abeilles.

— Quand j'avais l'âge d'Anir, cette musique emplissait toute la vallée.

*

Elle n'a jamais aimé le crépuscule. Il apporte avec lui la nuit qui engloutit les couleurs et ce paysage à la fenêtre – son seul lien avec l'extérieur. Anir le sait, voit bien qu'à ce moment-là elle se recroqueville sur elle-même, tout au fond de la pièce, près de la seule chaise, que ses grands yeux deviennent encore plus sombres,

observant fixement le bout de lumière qui se bat contre la nuit et qui bientôt perdra. On dirait que, chaque soir, elle oublie que le soleil reviendra. Quand le ciel devient rose et que le noir commence à engloutir le bleu, elle gémit, elle crie même et Anir commence aussi à détester le crépuscule. Il oublie le rose, l'orange et le jaune qui se marient au bleu un instant avant le soir. Il oublie qu'il aimera les étoiles qui se dessineront dans le ciel et que, dans son lit, il appréciera le silence de la nuit, avec pour seul bruit le petit âne qui braira régulièrement, comme pour le bercer et l'embarquer vers les rivages du sommeil. Lorsqu'il voit le visage de sa mère, figé devant ce noir qui dévore tout, quand elle crispe la mâchoire et se mord les lèvres si fort qu'un peu de sang coule vers le menton, lorsque son angoisse à elle l'écrase lui au point qu'il ne parvient plus à respirer, il oublie ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas, veut courir vers elle, se recroqueviller aussi, tout près d'elle. Mais, dans ces moments-là, la mère ne reconnaît plus le fils.

Anir, resté collé à la porte, la main gauche tenant fermement la poignée, comme si s'agripper à quelque chose de solide pouvait l'empêcher de vaciller, arrache son regard de ce visage. De l'autre main, il dépose, près de l'entrée, une assiette avec du pain, de l'huile d'olive et du miel. Puis il ferme la porte, sans bruit. Et, la porte à présent fermée, le petit garçon maintenant libéré de la vue de sa mère avale l'air à pleins poumons. Il lui faut plusieurs grandes inspirations pour enfin se débarrasser de cette boule, immense, brûlante, qui s'est logée dans son ventre et dans sa gorge.

L'autrice, pour écrire ce livre, a reçu le soutien
de l'Académie de France à Rome – villa Médicis.

Page [11](#) : Virgile, *Géorgiques*,
traduction de Maurice Rat, Classiques Garnier, 1932.

© *Éditions Gallimard, 2024.*

ZINEB MEKOUAR

Souviens-toi des abeilles

« C'est tout petit, une abeille, tout petit, ça ne devrait pas mourir pour une histoire de terre qui s'assèche, ça ne devrait pas mourir, une abeille ; c'est comme un enfant malade, une mère qui ne reconnaît plus son fils, ça ne devrait pas exister, ces choses-là ; des injustices qui brisent tout à l'intérieur, qui nouent le ventre et nous laissent sans souffle. Impuissants. Comment expliquer cela à Anir ? Comment ? »

Anir a dix ans. Il aime les aigles qui font de grands cercles près des nuages et les histoires que lui raconte son grand-père, surtout celles qui concernent le rucher du Saint — le plus ancien rucher collectif du monde —, perché sur un flanc de montagne du Haut Atlas. Le jeune garçon, sous la chaleur écrasante du sud du Maroc, apprendra à s'occuper des abeilles et à aimer cette terre rouge, aride, de plus en plus silencieuse. Il ne se doute pas que derrière les légendes de son village et l'obsédante berceuse de sa mère se cache un lourd secret de famille.

Zineb Mekouar est née en 1991 à Casablanca et vit à Paris depuis 2009. Son premier roman, La poule et son

cumin (JC Lattès, 2022), a fait partie des finalistes du Goncourt du premier roman 2022 et figuré sur la liste des « coups de cœur de l'été 2022 » de l'Académie Goncourt.

DE LA MÊME AUTRICE

LA POULE ET SON CUMIN, roman, Éditions JC Lattès, 2022 (Points Seuil n° 5942).

TABLE DES MATIÈRES

Cette nuit-là

Terre rouge

Chapitre 1

Cette édition électronique du livre
Souviens-toi des abeilles Zineb de Mekouar
a été réalisée le 05 avril 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073070296 - Numéro d'édition : 632660)

Code produit : Q06873 - ISBN : 9782073070326.

Numéro d'édition : 632663

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.